

Stéphane ROUGEOT

# Urgences Ascenseurs 2

La Malédiction du Flocon Noir

Le Sabir Numérique

## Du Même Auteur

### Romans

Les Ailes Ardentes  
Blanche Allogène *4 tomes*  
Chamaneries  
Un Chant sur la Magie Infuse  
La Convergence des Alizés  
D'Échéance  
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à nager  
Omine  
Le Parfum du Sommeil  
Le Revers de l'Âme  
Scam Masters  
Urgences Ascenseurs *2 tomes*  
Le Vol du Siècle

### Recueils

À la Vôtre  
Anatomie d'une Enfance Ravagée  
Le Dos Fin  
Mémoires d'Autracie  
Les Mites et les Jambes  
Nouvelles Actuelles  
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles Dérangeantes  
Nouvelles Étranges  
Nouvelles Inspirations  
Tel est Féérique  
Urgences Ascenseurs, J'Écoute ?  
Visions

### Théâtre

Brave Magot  
Ce Soir c'est la Fin du Monde  
Déjà Vu  
De Toit à Moi  
En Grève  
Éperdue et perdue  
FarNIET !  
N'attendons Pas que le Ciel Nous  
Tombe Sur la Tête

Ne pas Appuyer sur le Bouton  
La Nuit des Cambrioleurs  
Panique sur la Liste  
Saynètes à la dérive  
Saynètes et Sans Bavures  
Les SOUSperhéros se rebiffent  
Le Tort Ment *2 tomes*  
Un Truc en Plus

### Séries

GoldenBra *4 épisodes*  
ÉtrAnge Gardien *3 épisodes*  
Jeu de Loi *3 épisodes*

Des Justes *1 épisode*  
Les SOUSperhéros *1 épisode*

## 1. Où l'on n'introduit que l'histoire, et c'est déjà pas mal

Le fourgon quitte à toute allure une petite rue étroite pour s'engager sur une artère plus importante. Ses pneus sont à la limite de l'adhérence avec l'asphalte, permettant au conducteur de conserver suffisamment de contrôle tout en poussant le moteur dans ses derniers retranchements. Ses yeux sont fixés sous ses sourcils broussailleux, encore sombres en comparaison de sa tignasse grisonnante.

Les premières lueurs de l'aube sont encore loin en ce mois de février et l'éclairage public jaunâtre aplatit tout le relief qu'une belle journée ensoleillée pourrait donner à ce quartier plaisant et particulièrement bien entretenu.

Après plusieurs bifurcations traversées avec une grande maîtrise – surtout grâce à l'absence de circulation à cette heure précoce – le véhicule ralentit fortement dans un passage plus serré, la faute au

stationnement bilatéral largement accaparé par les riverains.

Bientôt, il s'immobilise en bordure d'une belle propriété, au gazon impeccable, et dont l'absence de palissade trahit une confiance absolue en un système d'alarme sans aucun doute perfectionné.

Le silence se fait alors, malgré un léger bourdonnement persistant dans les oreilles.

Le conducteur se retourne :

— Ça va ? Pas trop secoués ?

Le fourgon peut contenir jusqu'à neuf personnes, réparties sur les trois banquettes. Pour l'heure, à l'avant seule une place est occupée, ailleurs tout est pris.

À l'arrière la place centrale s'est vue transformée en extension du coffre qui se trouve un peu petit avec les valises et les sacs de chacun.

Sarah et Latifa, les deux techniciennes et seules membres féminines du groupe, se sont agglutinées contre les portières gauches. On peut aisément supposer qu'elles se sont réservé des issues de secours, en cas d'on ne sait quoi. C'est bien connu – pour les hommes en tout cas – qu'il ne faut jamais chercher à comprendre ce qui se passe dans la tête des femmes.

Au fond, par delà les valises, Francis le réservé garde un silence qui n'est autre que son état normal.

Devant lui, à côté de Sarah, Lolo l'ingénieur et Patrice le psy adepte des jeux de boules métalliques mettent l'ambiance.

— Peut-être que ça aura désecoué ceux qui étaient trop secoués auparavant !

— Parle pour toi !

— Moi, je suis agité, pas secoué. C'est pas tout à fait la même chose.

— Agité ? Viens là que je t'agite encore plus, juste pour essayer de te décoller la pulpe.

Latifa retire les écouteurs de ses conduits auditifs. Elle entend toute la conversation malgré ses efforts, et juge opportun – pour ne pas dire urgent – d'intervenir.

— Inutile de vous battre au sujet d'une terminologie qui ne change de toute façon rien au final : vous êtes tous timbrés ! Pour preuve, votre présence dans le service des urgences ascenseurs ! Vivement qu'on trouve un bureau de poste pour se débarrasser de vous !

Lolo n'est peut-être pas aussi bien réveillé qu'il le pense.

— Ouais, c'est pas faux ! Mais que vient faire la criminologie là-dedans ? On va enquêter sur un meurtre, c'est ça ?

La costarde soupire.

— Oui, c'est ça ! Il est grand temps que tu prennes des pilules, ou quelque chose, toi, non ?

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

Le psy secoue la tête.

— Non, rien, t'as juste confondu terminologie et criminologie. Faut pas chercher, tu dois passer ton temps libre à regarder des séries ou des émissions policières.

Francis murmure dans son coin.

— Oui, moi aussi, j'aime bien Pierre Bellemare.

Pour en revenir à la question initiale du chauffeur, Sarah observe les alentours par la fenêtre. Elle parle à mi-voix.

— Y a que ceux qui n'ont pas attaché leur ceinture qui peuvent avoir souffert de la conduite un peu vigoureuse qu'on nous soumet de si bon matin. Ainsi que leurs voisines écrasées, bien sûr.

Elle se frotte le bras en terminant sa phrase.

Lolo, à sa droite, se penche vers elle avec un sourire.

— Je suis sûr que t'adores ça, quand je me colle à toi dans les virages. Pas vrai ?

— Si c'était que coller, je serais pas contre, même si je serais contre.

— Hein ?

— Je serais pas contre le principe, même si je serais contre toi. Mais là, c'était plus proche du piétinement, voire du concassage !

— T'as apprécié, quand même, avoue ?

La jeune femme secoue la tête en soupirant.

— Tous les mêmes ! Que des obsédés ! Pas un pour rattraper l'autre !

— Pourquoi on chercherait à se rattraper l'un l'autre ? On préfère rattraper des femelles ! Ah ! Ah !

Le rigolo de service se reprend.

— En plus, j'ai rien pour me tenir, parce que tu m'as interdit de mettre les mains sur... Tes cuisses comme tout ce qui dépasse chez toi ! Faudrait savoir, aussi.

Sarah se tourne vers Latifa.

— Je dis pas ça pour ton nouveau copain, hein. Je suis sûre qu'il est très bien, mais ça doit rester un homme, et à ce titre il pense continuellement au sexe, pas vrai ?

La costade sourit.

— Ah ça, oui ! Et figure-toi que c'est pas pour me déplaire ! Mais c'est peut-être parce qu'il ne se contente pas d'y penser, et qu'il passe à l'action dès que l'occasion se présente.

Elle remet ses écouteurs et reprend sa conversation téléphonique en sourdine.

— Tu vois, mon gros chat, on arrive même à parler de toi, ici !... Oui, c'est une fille, mais tu vas pas faire ton macho, quand même ?

Patrice se gratte la tête et lance une requête à la cantonade.

— On attend quoi, au fait ? Que la place de stationnement passe au vert ?

Son voisin ne perd pas une occasion pour disséminer sa bonne humeur.

— T'as pas reconnu la maison, là ?

Il tend un doigt vers la magnifique propriété qui se trouve sur leur droite.

— Non, c'est chez qui ?

Après un moment, il entreprend une description faisant montre d'un sens particulièrement affûté de l'observation.

— C'est une maison de plain-pied. Doit pas y avoir beaucoup d'ascenseurs là-dedans. J'en conclus donc qu'on n'est pas venus ici pour travailler ?



Le conducteur, petit, trapu et grisonnant, n'en est pas moins un redoutable examinateur. Il vient de remarquer que la porte de ladite maison s'est ouverte, et qu'une silhouette s'approche maintenant d'eux.

— Le voilà qui arrive !

Lolo poursuit à l'adresse de son voisin direct, toujours plongé dans l'expectative.

— Tu le reconnais, maintenant ?

— Ah... J'en ai peur, oui. C'est notre capitaine vénéré !

En effet, Patrice, de par son statut et sa sagesse, a tendance à prendre les rênes quand le véritable chef du service n'est pas là. Il ne voit donc pas forcément d'un très bon œil que le responsable les accompagne aujourd'hui.

Jean-Philippe – JP pour la plupart – porte fièrement son prénom. Fan inconditionnel de Johnny Hallyday, il a toujours vu un signe dans le fait de porter le même prénom que lui – le vrai, pas celui de scène – et ne manque pas une occasion de le rappeler à qui veut l'entendre. Très affecté par la disparition récente de la star, il reste néanmoins très susceptible à la simple évocation de tout détail portant atteinte à la mémoire de son idole.

À la tête des Urgences Ascenseurs depuis bientôt une décennie, il ne supporte pas que son autorité soit remise en cause, qu'il ait tort ou raison, même si l'un arrive aussi souvent que l'autre.

Sa haute taille le place – physiquement du moins – au-dessus de tous les membres de son équipe.

— Bravo ! Quel sens de l'observation ! On va pouvoir te mettre en haut de la tour pour guetter les fumées des incendies des ascenseurs du quartier !

Le pilote, qui ne connaît pas grand-chose d'autre que son volant ainsi que toute la mécanique sous le capot, se permet une demande innocente.

— Ça existe, ça ?

Sarah joue parfois les mères poules avec ses collègues.

— Mais vous avez pas bientôt fini, vous deux ?

— Ben, c'est vrai, quoi. Et pour répondre à votre question, monsieur le chauffard, c'est une légende urbaine, ces postes d'observation. Pour ajouter à votre culture personnelle, on compte surtout sur la population pour nous rapporter tout ce qui se passe d'étrange et qui rentre bien sûr dans nos compétences.

— Ah, ma culture vous remercie !

JP ouvre le coffre, tente tant bien que mal d'insérer son sac parmi le foutoir déjà présent puis, devant son échec, décide de le garder à ses pieds. Il contourne le véhicule et prend la place du mort.

Son ton est jovial.

— Messieurs, bonjour !

Goûtant avec délectation du chauffage de l'habitable, malgré la faible distance qu'il a dû parcourir en extérieur, il retire rapidement ses gants et place ses mains devant les bouches de la soufflerie.

Il perçoit, un raclement de gorge depuis l'arrière, auquel il daigne répondre.

— Ah, il y en a déjà qui ont mal à la gorge ? Il faudra bien se couvrir, dehors, vous allez avoir si froid, c'est un peu... Non, c'est pas à cause de moi, c'est surtout à cause de notre client et de ses demandes ! Et accessoirement un peu la météo aussi.

Un autre raclement, en provenance d'une autre gorge, résonne dans l'habitable. Cette fois, Lolo juge opportun de procéder à une traduction.

— Je crois que c'est plutôt pour signifier qu'il n'y a pas que des messieurs, ici, chef.

— Oui, je sais. Et alors ?

— Non, c'est tout. Je dis ça comme ça, en soutien à mes collègues féminines. Visiblement vous avez bien compris la situation, alors je n'ai plus rien à ajouter.

— Justement, si je suis le chef, ici, c'est parce que c'est moi qui comprends le plus et le mieux tout ce qui se passe.

— Ça va sans dire, chef. C'est vous le chef, chef.

Il fait signe au trapu qu'il est temps de se mettre en route. Celui-ci s'exécute sans attendre.

Préférant laisser un peu de calme – et probablement aussi un peu pour se réveiller – JP attend qu'ils soient sortis de l'agglomération et qu'ils aient déjà fait quelques kilomètres sur l'autoroute avant de démarrer son laïus.

— Bon, je pense que la plupart d'entre vous êtes déjà plus ou moins au courant des raisons de notre petit voyage de cette semaine...

Latifa retire cette fois une seule oreillette, et s'étonne.

— Parce qu'on rentre pas avant vendredi ?

Ses collègues restent silencieux, mais n'en pensent pas moins. La présence d'autant de personnes laisse toutefois présager une certaine durée – surtout qu'il fallait prendre un peu de change – mais chacun espère secrètement que ça sera le plus court possible, cela va sans dire.

Le responsable tient à mettre les choses au clair très vite.

— J'ai demandé à prévoir suffisamment de vêtements pour tenir cinq jours. C'est ce que nous... Enfin nos instances dirigeantes, ont accepté contractuellement. Je conçois que vous n'y êtes pour rien, mais sachez que moi non plus.

La Maghrébine costaude ne peut retenir une exclamation.

— Ah bon ?

Lolo se tourne vers elle.

— Si t'as pas assez de petites culottes, tu viendras me voir, je t'expliquerai comment faire pour t'en passer. Je te ferai des dessins et tout, pour que tu comprennes bien !

La jeune femme approche le micro de son casque à proximité de sa bouche et murmure.

— Mais non, t'inquiète, mon chou, c'est Lolo. Tu le connais, il est toujours à déconner !... Et il a jamais vu la moindre de mes culottes, je te jure. Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

Elle laisse retomber le micro ainsi que le fil dans un soupir, puis s'adresse à son collègue blagueur.

— T'inquiète, je sais me débrouiller, mais si tu insistes, je peux aussi m'occuper de toi. Je vais sûrement manquer d'entraînement, cette semaine, alors un punching... disons un sparring-partner sera le bienvenu.

— Tu... Tu me proposes de faire de l'exercice avec... Avec toi ? Je suis partant ! Surtout que là où on va, y a essentiellement des chambres et des lits !

— Je me suis renseignée, y a aussi une salle de muscu. Donc si je manque d'haltères, je saurai où te

trouver. Je dois justement faire des épaulés-jetés... Tu vas adorer !

L'idée d'être jeté ne lui sied guère, aussi il préfère ne pas insister.

Le chef attend que le calme et le silence reviennent pour reprendre le fil de son discours.

— Donc, j'en étais où... Ah, oui : afin de compléter les informations que vous avez, je...

Il est interrompu par la sonnerie de son téléphone. Il le sort, décroche, et le porte à son oreille.

— Allô?... Ah, bonjour, Lyly... Oui, on est déjà partis, là. Mais c'est pas grave... OK, passe-le-moi quand même. Par contre... Attends ! Tu me le transmets, mais surtout, SURTOUT, tu lui donnes pas mon numéro de portable, c'est compris ? J'ai pas envie qu'il puisse m'appeler n'importe quand et n'importe où... Allô?... Lyly?... Ah, bonjour, monsieur Froicourier, vous avez toujours des problèmes de parachute, c'est ça ?

Dans un ascenseur, le parachute sert, comme son nom l'indique, à prévenir de la chute de la cabine, sauvant autant que possible la vie des usagers pouvant se trouver à bord. Par contre, un tel dispositif ne ressemble en rien à ce que le commun des mortels a l'habitude de considérer, à savoir une grande toile

fixée à l'aide de toute une collection de ficelles au corps qui doit être protégé.

Généralement, il s'agit d'un petit appareil solidaire à la cabine, qui va se bloquer le long d'un axe ou d'un câble tendu parcourant toute la gaine. Comme un frein d'urgence, en quelques sortes, sauf qu'il reste normalement bloqué jusqu'à l'intervention d'un agent de maintenance qui viendra le réactiver.

— Je vous ai dit la dernière fois que... Ah, non, c'est autre chose ? Dites-moi tout... Il y a des défauts qui sont signalés, mais rien n'a l'air de mal fonctionner sur vos ascenseurs ?... Ils tournent normalement ?... Dans ce cas, où est le problème ?... Ah, oui, bien sûr, ça fausse toutes vos statistiques et met vos indicateurs dans le rouge... Mais si les usagers sont satisfaits, ça devrait pas nuire à votre... Pardon ?... Oui, bien sûr, je comprends que ça vous pose un problème. Mais c'est pas dans nos... Je disais, nous nous occupons des urgences, uniquement, et malheureusement votre cas n'est pas...

JP appuie sur un bouton de son téléphone et le glisse entre ses cuisses. Il se parle à lui-même d'une voix que tout un chacun peut cependant entendre.

— Je crois qu'on vient d'entrer dans une zone blanche où on capte plus rien !

Instinctivement, tout le monde regarde son propre appareil et constate que non, ils n'ont rien

perdu de leur connectivité. Il s'agit seulement d'un prétexte.

Il est comme ça, le chef.

Alors qu'il perçoit des crépitements, il reprend son téléphone et le porte à son oreille.

— Ah, ben zut ! J'ai dû me tromper de bouton en lui raccrochant au nez... Ça n'a rien coupé !

Cette fois, il appuie bien fort sur le bouton qui met un terme à la conversation. Il s'assure que plus personne n'est à l'autre bout, puis remet le combiné entre ses jambes.

Pas une seule seconde il ne songe à ce que peut penser son client s'il a entendu sa remarque.

Il s'adresse ensuite à tout le monde.

— Donc, je disais... ?

Patrice se précipite pour répondre.

— Vous étiez sur le point de nous donner plus d'informations sur notre déplacement, chef !

— Ah, oui. Merci, fayot !

— Non, moi c'est Patri... OK, j'ai compris.

JP se retourne pour embrasser ses troupes du regard.



— Donc, je vois à vos doudounes, que vous pouvez enlever, du reste, il fait assez chaud ici... Je vois que vous savez où on va, c'est déjà ça.

Les réactions sont à l'opposé de ce qu'il attendait.

— On nous a dit que c'était en montagne, mais sans plus de précision, chef.

— Moi, on m'a même pas dit ça, seulement qu'il allait faire froid.

— Froid !

— J'en savais rien, j'ai mis ça par hasard, parce que c'était le dernier truc propre qu'il me restait.

— Mario m'a conseillé de bien me couvrir, mais j'ignore totalement pourquoi il m'a dit ça. Je l'écoute toujours, de toute façon. Il est tellement attentionné avec moi que...

Le chef hausse la voix pour reprendre la maîtrise des débats.

— Bon, alors, pour couper court à toute rumeur, on va en vacances !

— Hein ?

— Vous êtes sérieux, chef ?

— ...

— Comment ça, « en vacances » ?

— Moi je pense que ça cache quelque chose. C'est trop beau pour être vrai.

— On nous paie une semaine aux sports d'hiver ? Cool !

— Si j'avais su...

JP éclate de rire.

— Si vous aviez vu vos têtes ! Ah ! Ah ! Non, pas exactement des vacances, mais presque : on va dans un centre de vacances. Par contre, on n'aura pas le temps de se reposer, j'en ai peur.

— Ah, j'avais raison : c'était trop beau pour être vrai.

— Il fait toujours des blagues, le chef, fallait s'y attendre !

— Oui, elle est bien bonne, celle-là, chef !

Ignorant les réactions plus ou moins sincères qui lui sont adressées depuis l'arrière, JP s'adresse au chauffeur.

— On... On est obligés d'aller aussi vite ?

En effet, le bolide fonce à une vitesse largement au-dessus de celle autorisée par les panneaux.

— Obligé, non, mais les voyages sont tellement chiants que je me suis dit que ça serait mieux de le

raccourcir un peu. Surtout si vous avez beaucoup de boulot une fois sur place.

— Alors, je vous remercie de vous contenter de respecter la signalisation et de nous emmener en vie à la destination qu'on a convenue. J'en demande pas plus.

— C'est bien mon intention, figurez-vous ! J'attends la neige pour m'entraîner à faire quelques dérapages, mais pour l'instant je reste calme et je me tiens.

— Quoi ? Mais c'est hors de question !... Y a que moi qui ai le droit de m'amuser à faire des glissades ! D'ailleurs, vous me laisserez le volant quand on y sera, c'est bien compris ?

— Non-non-non, chacun son boulot : vous, vous aboyez vos ordres, et moi je pilote... enfin, je conduis, quoi.

Le chef se retourne à nouveau.

— Vous trouvez que j'aboie ?

Alors qu'une série de « mais pas du tout », agrémentée de « je vois pas pourquoi il a dit ça », et saupoudrés de « votre voix est aussi douce que celle d'un agneau... non, d'un chat... d'un insecte ! », le responsable du groupe voit son attention attirée par son téléphone qui sonne à nouveau.

Il le décroche rapidement.

— Allô ?... Bonjour, monsieur Bronzée !... Ah, oui, oui. Bien sûr... Mon équipe est en effectifs réduits, cette semaine, mais je vais transmettre votre demande en enjoignant qu'elle soit traitée en première priorité avant la fin de la journée, je peux vous le garantir... Vous pouvez me faire confiance et retourner à vos U.V... C'est ça, on lui dira. Bonne journée, monsieur !

L'appareil retrouve sa planque bien chaude, et son propriétaire cherche à nouveau à reprendre le fil de sa tirade.

— Donc... On a été appelés dans l'un des centres de vacances d'une chaîne bien connue dont je tairai le nom, centre perdu dans la montagne car spécialisé en activités d'hiver. Ils auraient, je vous le donne Émile, des problèmes avec leurs ascenseurs !

Francis murmure comme pour lui-même.

— Original.

Lolo est toujours prompt à se faire mousser auprès de son supérieur.

— C'est quand même souvent pour ça qu'on nous appelle, chef !

— Rappelez-vous qu'il est hors de question de repartir tant que tout ne fonctionnera pas aux petits oignons !

Il doit couper court dans sa mise en garde, car des vibrations en provenance de son entre-jambes le chatouillent plus que de raison.

— Allô ?... Mais... Qui êtes-vous ?... Et où est passée Lyly ?... Comment ça, « qui c'est » ? Mais celle qui doit normalement utiliser ce téléphone, pardi !... Bon, d'accord, elle est allée aux petits coins, mais ça vous donne pas le droit de composer n'importe quel... Je veux pas le savoir, que vous attendez et que ça vous énerve que ça sonne en permanence. Vous n'êtes pas chez vous, alors vous touchez à rien, compris ?... Allô ?... Mais en quelle langue faut que je vous le dise ?

Le pilote, continuellement le mot pour rire au bord des lèvres, ne peut s'empêcher de répondre, avec une référence à peine déguisée pour un célèbre comique qui est son modèle.

— En allemand pour le chien, et en arabe pour le mec ! Ah ! Ah !

JP, qui a compris les mots, mais pas vraiment le sens, s'étonne.

— Hein ?

— Non, rien, désolé.

— Je parle ni allemand ni arabe, de toute façon. Et puis, c'est quoi le but ?

— C'était uniquement pour détendre un peu l'atmosphère, monsieur chef !

En secouant la tête, le responsable parle à mi-voix, le téléphone toujours collé à son oreille.

— Laissez-moi me tendre comme bon me semble, vous serez gentil. Et continuez à rouler... Mais pas trop vite... Mais quand même assez. Faudrait pas qu'on passe toute la journée pour faire à peine trois cents bornes.

— Ah, vous voyez que c'est mieux quand je vais vite !

— Ouais, bon, vous avez peut-être raison. Mais comme c'est moi le chef, j'ai jamais tort !

Il secoue son combiné.

— Au final, c'est la communication qui merde, je crois que je l'ai perdu, le pauvre type. Tant pis, il rappellera, et comme ça il me foutra un peu la paix ! Je suis pas monsieur dépannage 24 h/24, non plus ! C'est pas comme si on bossait dans un service d'urgences !... Ah, ben si, en fait, c'est un peu ça...

L'avantage, avec la narration, c'est que l'on peut jouer comme bon nous semble avec le temps – celui qui passe, pas la météo, quoique...

Du coup, toute la conversation que vous suivez depuis le début ne vous a probablement pas pris plus de dix ou quinze minutes à lire – en fonction de votre niveau, mais si c'est plus, faut vous inquiéter – sauf que, en fait, ils sont déjà en vue du complexe hôtelier.

Perchés au sommet d'une montagne à plus de deux mille mètres d'altitude, les différents bâtiments ont été construits en étoiles, avec une zone centrale commune à toutes les ailes, qui sont au nombre de cinq.

En passant la grille marquant le début de l'immense propriété, une énorme enseigne qui s'illumine la nuit indique « Au Flocon Noir, le paradis du blanc ».

Ils débouchent alors sur un immense parking à ciel ouvert – pourtant étrange avec les quantités astronomiques de neige et de gel qui doivent s'abattre sur la zone régulièrement, obligeant certains à user de tout ce qu'ils peuvent imaginer pour réchauffer les serrures.

Un accès vers des pistes de ski dans la partie la plus au nord est déjà bien fréquenté, tandis qu'à travers les nombreuses baies vitrées on peut deviner par-ci une piscine intérieure, par-là une salle de fitness, ou encore une salle de cinéma, un spa, un restaurant, une galerie de jeux, une garderie pour les enfants en bas âge et même une grande pièce dont l'obscurité permet d'imaginer qu'elle doit être interdite aux mineurs – les enfants, pas ceux qui travaillent dans les mines.

La surface occupée par les bâtiments est déjà impressionnante, mais chaque aile possède pas moins de douze étages, multipliant ainsi le nombre de

chambres disponibles, et donc les rentrées d'argent potentielles pour les actionnaires cupides.

À peine le moteur est-il coupé qu'un pompier en tenue, et fort bien emmitouflé, accourt à leur rencontre. Dès les portières ouvertes, il s'empresse de les interpeller.

— C'est vous les Urgences Ascenseurs ?

JP assure son rôle de leader.

— Oui, mais comment vous avez deviné ? C'est même pas écrit sur notre véhicule !

Il regarde le visage de ses collègues.

— Ni sur nos fronts, d'ailleurs.

Le pilote renchérit.

— C'est sûr qu'avec un gyrophare, ça aurait été plus intéressant, comme trajet, mais on fait avec les moyens de tous les bords.

Le membre des forces de lutte contre les incendies et pour la sécurité sur le site s'explique alors.

— On nous a prévenus qu'un fourgon était en vue. On a des observateurs. Pas dehors, mais dans la salle de surveillance des caméras de sécurité qui sont un peu partout. On a donc supposé que c'était vous, vu que c'est aujourd'hui que vous deviez arriver.



Patrice, sa valise à la main, est lui aussi avide de réponses.

— Et vous ? Vous êtes le comité d'accueil ? On va nous conduire à nos suites ?

Lolo ne perd pas une occasion de démontrer sa virilité.

— J'aurais préféré une hôtesse avec décolleté et mini jupe !

Latifa, s'assurant que son micro se trouve bien à proximité de sa bouche, parle à haute et intelligible voix.

— Non, moi j'aime bien les pompiers... Enfin, un, surtout. T'es mon ours rien qu'à moi, et je suis ta tigresse rien qu'à toi !

Sarah, désespérément célibataire, et n'attirant que les losers, est à la fois contente pour son amie, mais également terriblement jalouse.

— Oui, on sait ! Tu parles que de lui ! Ça en devient lassant, parfois.

Le psy du service ne perd pas une miette des détails croustillants qu'il analyse immédiatement.

— Le bonheur de ta collègue te dérange ? Faudrait qu'on en parle ensemble, un de ces jours. Ma porte t'est toujours ouverte.

Le pompier aimerait bien rester à assister à toutes ces joutes verbales, hélas ce n'est pas pour le plaisir qu'il est là.

— Sans vouloir vous bousculer, on a besoin de vos services ! J'étais sur le point d'utiliser la force et une hache pour ouvrir une cabine qui est bloquée avec des gens dedans. Maintenant que vous êtes là, je vais vous transmettre le bébé.

Francis dresse l'oreille, tout en conservant son regard fixé sur le sol.

— Bébé ? Cabine ?

— Hein ? Non, je crois pas. Pourquoi ?

Lolo poursuit l'idée de son confrère.

— Oui, c'est vous qui avez parlé de bébé.

— Moi qui... Mais non ! C'était une expression !

JP presse le pompier.

— Conduisez-nous. On reviendra chercher nos valises plus tard... Oh, et puis non : Patrice et Francis, avec moi, on vous suit. Les autres, videz le coffre et installez nos affaires quelque part, OK ?

Tout le monde répond d'une même voix :

— Chef ! Oui, chef !

Flatté, mais sans vouloir le montrer, le responsable du groupe se met en marche derrière le pompier, déjà concentré sur le problème qui l'attend.

## 2. Où l'on apprend que c'est mal barré, mais c'est voulu pour le suspense

Le reste du groupe, à savoir ceux qui ont été assignés au vidage du véhicule, trouve à l'accueil un gentil monsieur d'un certain âge qui est au courant de leur venue, et a quatre chambres réservées pour eux.

Comme ils sont sept, ils se répartissent naturellement. Les filles ensemble, cela va sans dire. Et les autres en fonction des affinités des présents. Il était évident pour tout le monde que le chef voudrait être seul. Le conducteur et Laurent préfèrent se mettre ensemble, aucun des deux ne désirant partager quoi que ce soit avec Francis ou avec un psy. De quoi peuvent-ils avoir peur ? Bonne question, puisque ni l'un ni l'autre ne sont pourtant contagieux. Quoique.

Une fois tous les bagages déposés dans les pièces, les gens se rendent immédiatement du côté de

l'aile administrative, car une petite réunion d'accueil est prévue.

Généralement, quand une ou deux personnes doivent faire un déplacement, c'est beaucoup moins formel. Mais aujourd'hui la situation de crise impose un protocole particulier.

Ils se demandent bien évidemment ce que l'on peut avoir à leur dire. Peut-être exposer un état des lieux ? Donner des recommandations particulières ? Mettre en place une pression sur leurs épaules afin qu'ils fassent montre d'un zèle excessif ? Ou bien les informer des horaires auxquels ils pourront accéder aux pistes ? Tous les espoirs sont permis, même si certaines propositions semblent moins réalistes que les autres.

L'assistante les installe dans une grande salle de réunion, en précisant bien d'attendre, que « monsieur le Directeur » ne va plus tarder.

Impressionnés par le luxe de l'endroit, et également parce qu'ils vont rencontrer le plus haut responsable du site – voire de tout le groupe, car le terme de « directeur » est plutôt ambigu – ils restent sagement assis, sans oser prononcer la moindre parole.

Même Lolo n'ouvre pas la bouche, pourtant ce n'est pas l'envie de sarcasmes ou de blagues salaces qui lui manque.

Une dizaine de minutes plus tard, alors qu'aucune mouche n'a daigné leur rendre visite afin d'occuper leurs systèmes auditifs ou leur attention, ils voient débarquer le reste de l'équipe.

Le silence peut enfin être rompu.

Tandis que Francis prend place sans quitter le sol du regard, JP s'approche des fenêtres et observe, pendant que Patrice pose son séant sur le siège à côté de Sarah.

Lolo est le plus prompt à demander des nouvelles.

— Alors, comment ça s'est passé ?

Comme le chef ne semble pas vouloir prendre part à la conversation, le psy s'estime donc le seul à même de répondre.

— Pas trop mal. On a réussi à les libérer rapidement. Par contre, on ignore totalement pourquoi ils avaient absolument besoin de nous pour faire ça. Y a rien de vraiment sorcier. Une clé trois pans, deux bras pour tirer les vantaux, et ensuite une langue pour les tirer à l'extérieur... Enfin, pour leur demander de sortir. C'était un couple de vieux avec leurs petits enfants. Bon, ils braillaient beaucoup, faut dire qu'à leur âge, c'est plutôt normal. Par contre, les gamins étaient plutôt calmes.

— Et ça venait de quoi ? Un bogue logiciel ? Un problème de montage ? Ou d'utilisation ? Un problème mécanique ? C'est toujours un problème

mécanique, quand c'est pas autre chose, de toute façon. C'est bien connu !

Patrice le pétanquice – dont le surnom vient de sa principale passion en dehors de son métier, à savoir jouer aux boules, et d'une rime aussi riche qu'un clochard analphabète – se fait un peu hésitant.

— Ben... En fait... C'est là que ça devient étrange. On n'a pas vraiment d'explication, en fait !

— Comment ça, pas d'explication ? Y a un problème, ou y en a pas. C'est simple, non ? Et si y a un problème, alors y a forcément une explication. C'est une loi de la nature, ou je ne m'appelle pas Lolo.

— Ben... En fait... Une fois qu'on a sorti les passagers, tout s'est subitement remis à marcher correctement. Alors que cinq minutes avant, on n'avait aucune panne dans le système, mais pourtant plus rien ne fonctionnait. Apparemment, d'après ce qu'ils disent, c'était impossible de bouger ou d'ouvrir les portes en appuyant sur n'importe quel bouton. Et nous, au palier, nos appels n'étaient pas pris en compte.

— S'ils se sont énervés sur le panneau de commande, ça a pu planter quelque chose. Ça serait pas la première fois. Sinon, vous êtes allés voir en machinerie ?

Le psy secoue la tête.

— Pareil. Bon, j'y connais rien en technique, moi, je suis qu'un psy. C'est surtout Francis qui a

manipulé. La liste de l'historique des pannes était désespérément vide.

Latifa chuchote dans le micro du casque de son téléphone en regardant distraitement autour d'elle. Sarah, quant à elle, prête une oreille attentive à la discussion. Sa réaction est sans équivoque.

— Ah, ouais ! Vraiment inexplicable.

Lolo renchérit.

— Et c'est reparti tout seul, tu dis ?

Le psy poursuit les explications alors qu'il n'a fait qu'observer. Mais comme aucun de ses deux compagnons ne souhaite, ou ne peut raconter, il se permet de le faire.

— À peine les gens sont descendus, oui.

Sarah est chagrinée.

— Ce serait pas un problème de surcharge ? Ou bien le système de pesée qui... Ah, mais non : je suis bête ! Il y aurait eu des messages visuels et sonores, dans ce cas.

— Oui, d'une manière ou d'une autre, quel que soit le problème, on aurait dû avoir soit des messages, soit des alertes. Donc, finalement, on ignore totalement ce qui a bloqué.

La jeune femme anticipe déjà la suite.

— Va falloir reproduire le...

Elle est interrompue par un Lolo en grande forme.

— Se reproduire ? Avec qui ? On peut choisir ? Faut se limiter à l'équipe ou on peut s'étendre un peu ? Parce que j'ai repéré une...

Cette fois, c'est à son tour d'être interrompu par Sarah, quelque peu agacée.

— Reproduire le problème, et surveiller un peu tout, quitte à mettre une sonde...

Elle marque une pause, les yeux fixés sur l'ingénieur qui peine à se retenir.

Celui-ci parvient néanmoins à garder un semblant de sérieux.

— Ou regarder directement la mémoire de la carte. Ou encore mettre des traces, faire du pas-à-pas, superviser les variables...

— Oui, c'est exactement ce que je viens de dire !

— Ben non, pas tout à fait...

— Si, sauf que moi, je pense à nos lecteurs qui n'y connaissent rien, alors j'ai essayé de vulgariser un peu.

Laurent prend un air faussement vexé :

— Alors t'étais pas assez vulgaire, ma pauvre fille. Parce que j'ai rien compris du tout, moi !



— Mais toi tu comprends jamais rien à rien, sauf aux blagues de cul, c'est bien connu.

Le chef quitte un instant son poste d'observation pour se tourner vers son équipe.

— Vous trouvez pas que ça fait un peu briefing ?

Francis dresse l'oreille, mais ne bronche pas.

Latifa parvient à s'extirper de sa conversation privée avec son pompier de compagnon.

— Pourquoi ? C'est pas un briefing ? Quand nos hôtes seront là, bien sûr. Mais c'est comme ça que je l'avais interprété, moi.

Son supérieur ne s'est pas fait comprendre, aussi il se reprend.

— Non, je veux dire, on se croirait dans un James Bond, juste après la scène d'introduction spectaculaire, où on va nous présenter le méchant qu'on va devoir affronter dans la suite du film !

Il fait semblant de jeter un chapeau invisible sur un perroquet tout aussi irréel. Sauf que personne ne comprend l'allusion.

Patrice hausse les épaules.

— En effet, même si le contexte est un peu particulier et s'y prêterait hypothétiquement, je n'ai

pas vraiment l'impression que notre trajet de ce matin était si spectaculaire.

Le chauffeur tient à affirmer sa présence.

— C'est pas ma faute ! Moi, j'aurais bien voulu aller plus vite, faire quelques petits dérapages dans les virages, mais...

Un regard appuyé vers le chef, et il achève de se justifier.

— On m'y a pas autorisé.

JP continue comme si de rien n'était.

— Maintenant, on dirait qu'on va rencontrer M, et qu'on va nous expliquer notre mission, si on l'accepte.

Sarah n'est pas aussi enthousiaste.

— Sauf que nous, on n'a pas le droit de la refuser. Et pire : on n'a même pas le droit à l'échec.

Révélant sans le vouloir son faible pour le 7e art, le conducteur relève la méprise de ses collègues.

— Si on l'accepte ? C'est dans Mission Impossible, ça, pas dans James Bond. Faudrait voir à réviser vos classiques, les gars !

Lolo, toujours l'esprit placé au même endroit, ne peut s'empêcher d'effectuer une demande.

— Et les girls, elles sont où ? J'avoue que je suis plutôt impatient de les rencontrer. D'ailleurs, Bond se les envoie généralement toutes sans exception avant la fin du film. Il va être temps de se reproduire... de reproduire les problèmes !

La jeune femme soupire.

— Oui, tu vas en avoir, des problèmes, si tu prends toutes les femmes que tu croises pour les putes qui peuplent ce genre de film.

— Tu t'améliores dans la vulgarisation, toi, félicitations...

Toujours en pleine conversation dans son écouteur, Latifa chuchote en balayant ses collègues du regard.

— T'inquiète, ils divaguent à propos d'agents secrets. De vrais gamins, j'te jure ! Pas comme toi, bien sûr... Ah non ! Tu vas pas t'y mettre aussi avec James Bond?... Je m'en fiche, que tu sois fan, c'est pas le moment. Même si le dernier, là, Craig je-sais-plus-quoi, il est quand même craquant... Ah, tu vois que t'aimes pas quand je fais allusion à quelqu'un de canon... Si, je le trouve canon ! Alors arrête avec les pétasses qui paradedent dans ces films. En plus, elles n'ont rien de naturel... Non, pas ça, même si c'est vrai aussi... Je voulais dire que dans la vraie vie, les espionnes sont jamais des gravures de mode... Ah, merci, c'est gentil, ça. Je sais que c'est pas vrai, mais c'est gentil, mon chéri.

Depuis qu'elle a fait la connaissance de son pompier, il n'y a pourtant pas très longtemps puisque c'était au moment du Nouvel An dernier, elle ne peut plus se passer d'être avec lui, physiquement, ou par téléphone quand elle n'a pas le choix. Leur relation est au-delà de la fusion, elle a atteint le niveau de la superposition.

Quand cinq hommes entrent majestueusement dans la grande salle de réunion, les invités ressentent une telle pression qu'ils se lèvent tous.

Le premier, élégamment vêtu d'un costume sobre, également le plus grand, et le plus à l'aise, tente de faire redescendre un peu la pression.

— Non... Je vous en prie, restez assis.

Ils s'installent tous, côte à côte, à l'autre extrémité de la longue table en bois précieux et quasiment neuve.

— Mes chers amis, je vous remercie d'avoir répondu si promptement à mon appel.

Ils n'ont pas vraiment eu le choix, à vrai dire. De plus, quand quelqu'un est aussi aimable, cela cache forcément quelque chose, aussi les urgentistes sont encore à se demander à quelle sauce ils vont être mangés tandis que les présentations débutent.

— Je suis Patrice Bernardoux, le directeur.

Il pointe successivement ses acolytes.